

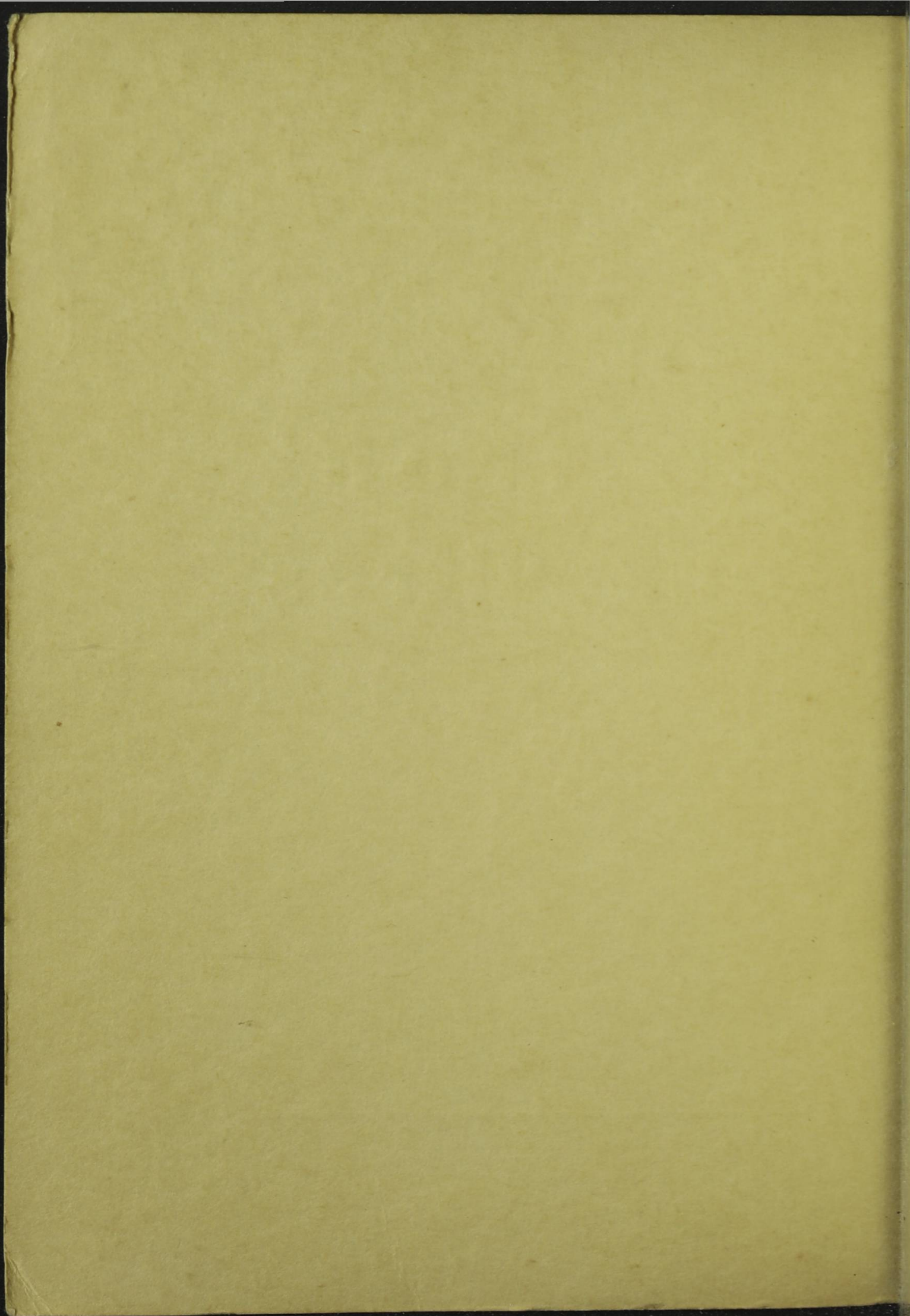
Auguste Marin

---

**L e f r o n t  
a u x v i t r e s**

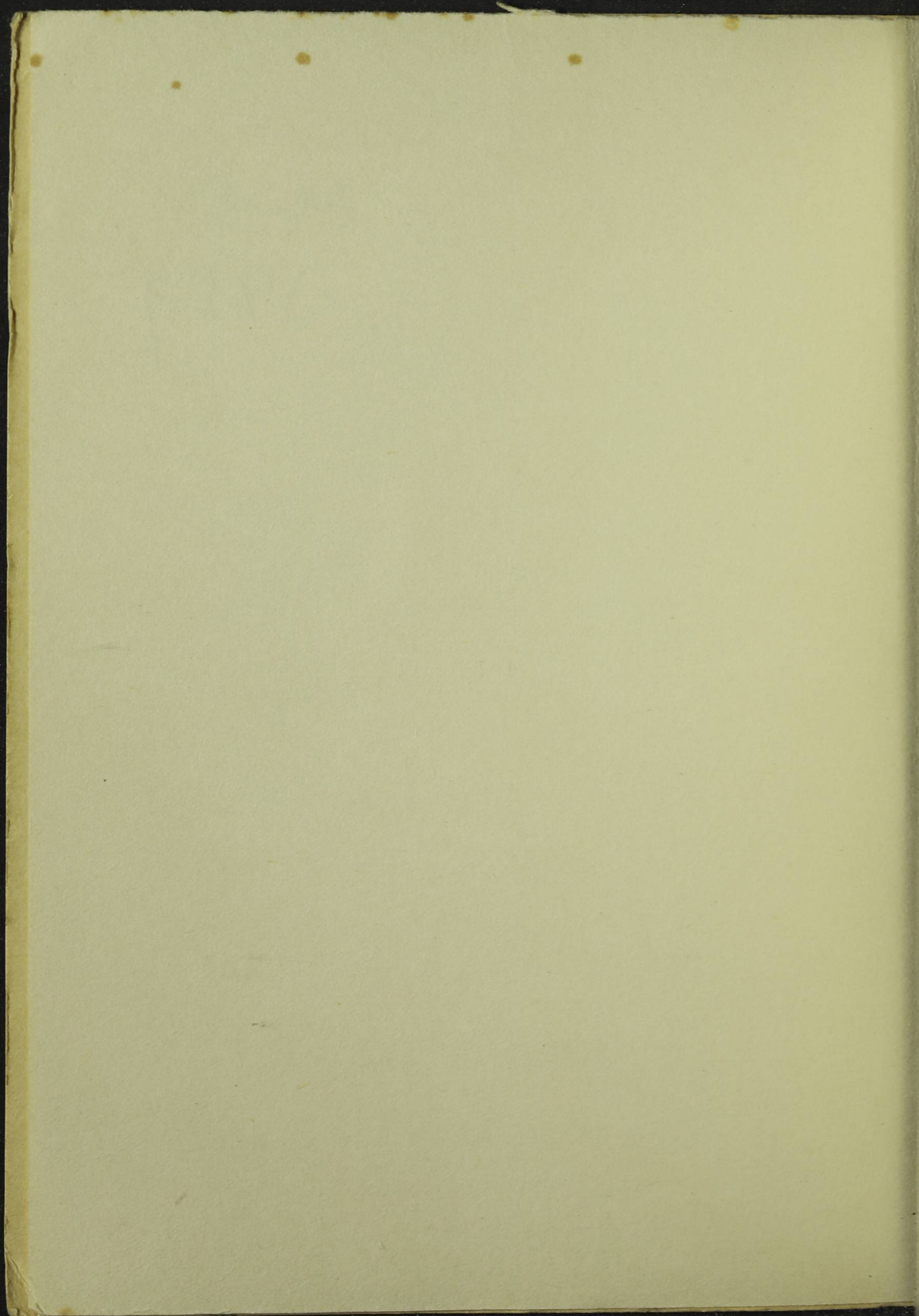
---

L'AVANT-POSTE, VERVIERS



ms

23957



**Le front aux vitres**

Du même auteur :

STATUES DE NEIGE, poèmes (Ed. Rex, 1931).

Henry Gausgrab

Auguste Marin

---

# Le front aux vitres

Avec un bois de Claire Pâques

---

L'AVANT-POSTE, VERVIERS

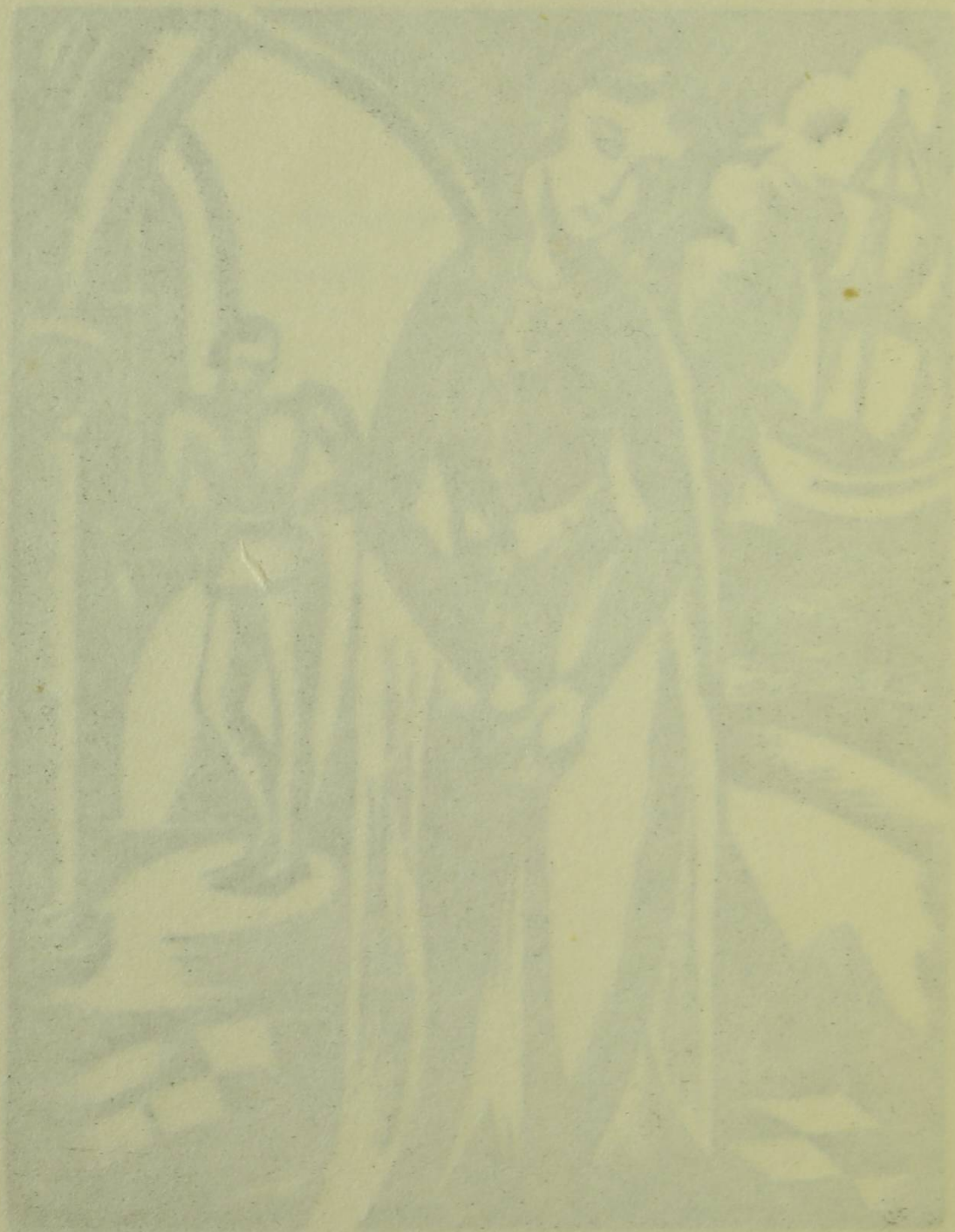
Il a été tiré de cette plaquette 300 exemplaires  
sur Featherweight, numérotés de 1 à 300.

74

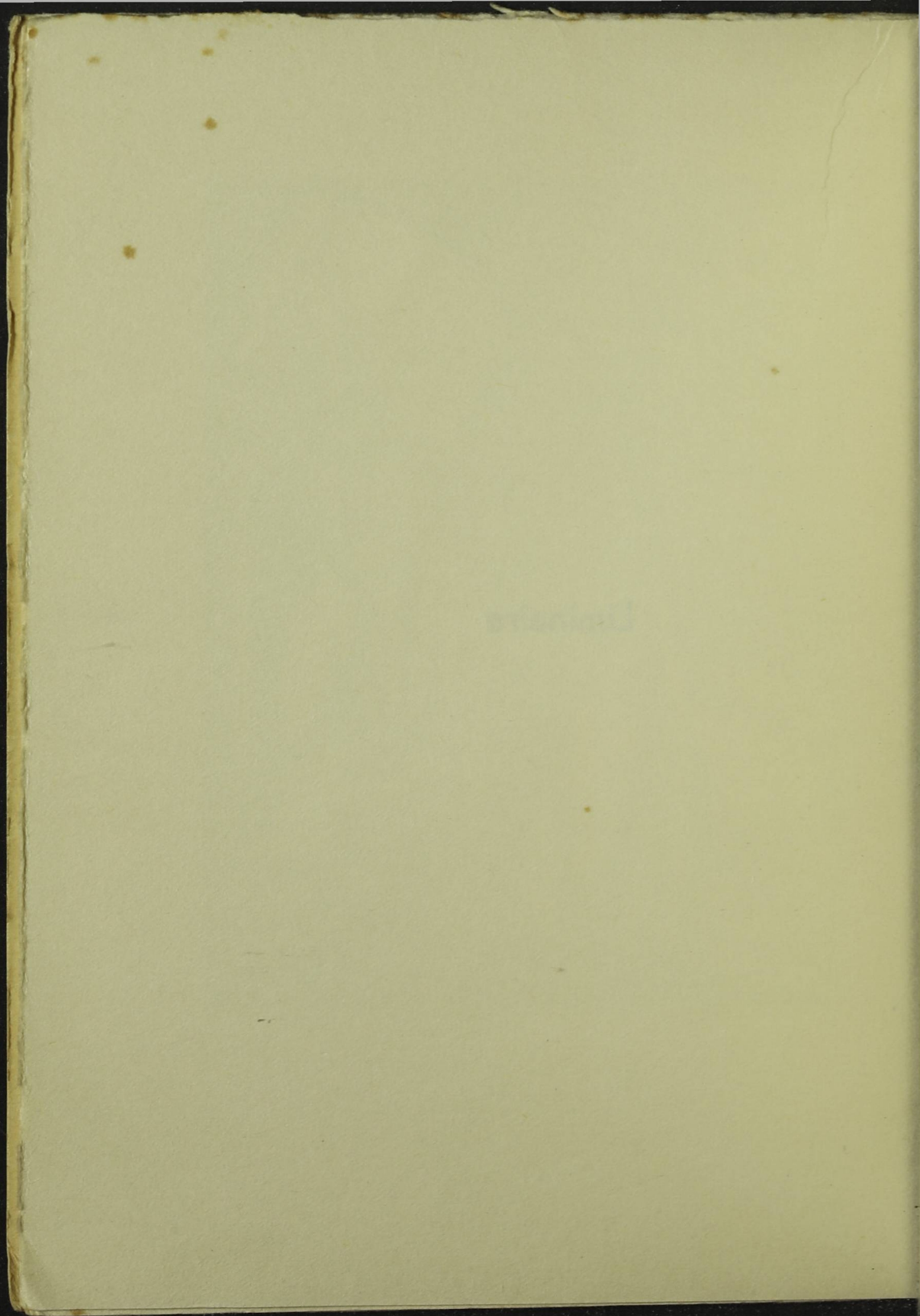




*Les portes d'ombre du château  
se ferment sur la châtelaine...*



**Liminaire**



à Claude Jacqueminot.

Levez doucement les paupières  
sur l'enfant qui marche sans bruit.  
Il vient d'une étoile étrangère,  
son visage n'est pas d'ici.

Apprenez-lui la vie terrestre,  
la source où boivent les oiseaux  
et ce peu d'amour qui vous reste,  
traces d'un ange à vos berceaux.

Contez-lui vos chers souvenirs,  
ceux des morts et ceux des vivants,  
mais n'allez pas jusqu'à lui dire  
que tout est pâture des vents.

A Child's Journal

My first day at school was very exciting. I met many new friends and learned a lot of things. I was a bit nervous at first, but the teacher was very kind and helped me. I enjoyed my first day very much and I can't wait to go back.

The weather was very nice today. I went to the park and played for hours. I saw many beautiful flowers and a big tree. I had a picnic with my friends and we all had a great time. I was very happy and I enjoyed every minute of it.

I went to the library today and found some very interesting books. I read one of them and it was so good. I learned a lot of new things and I was very happy. I will go back to the library soon and read more books.

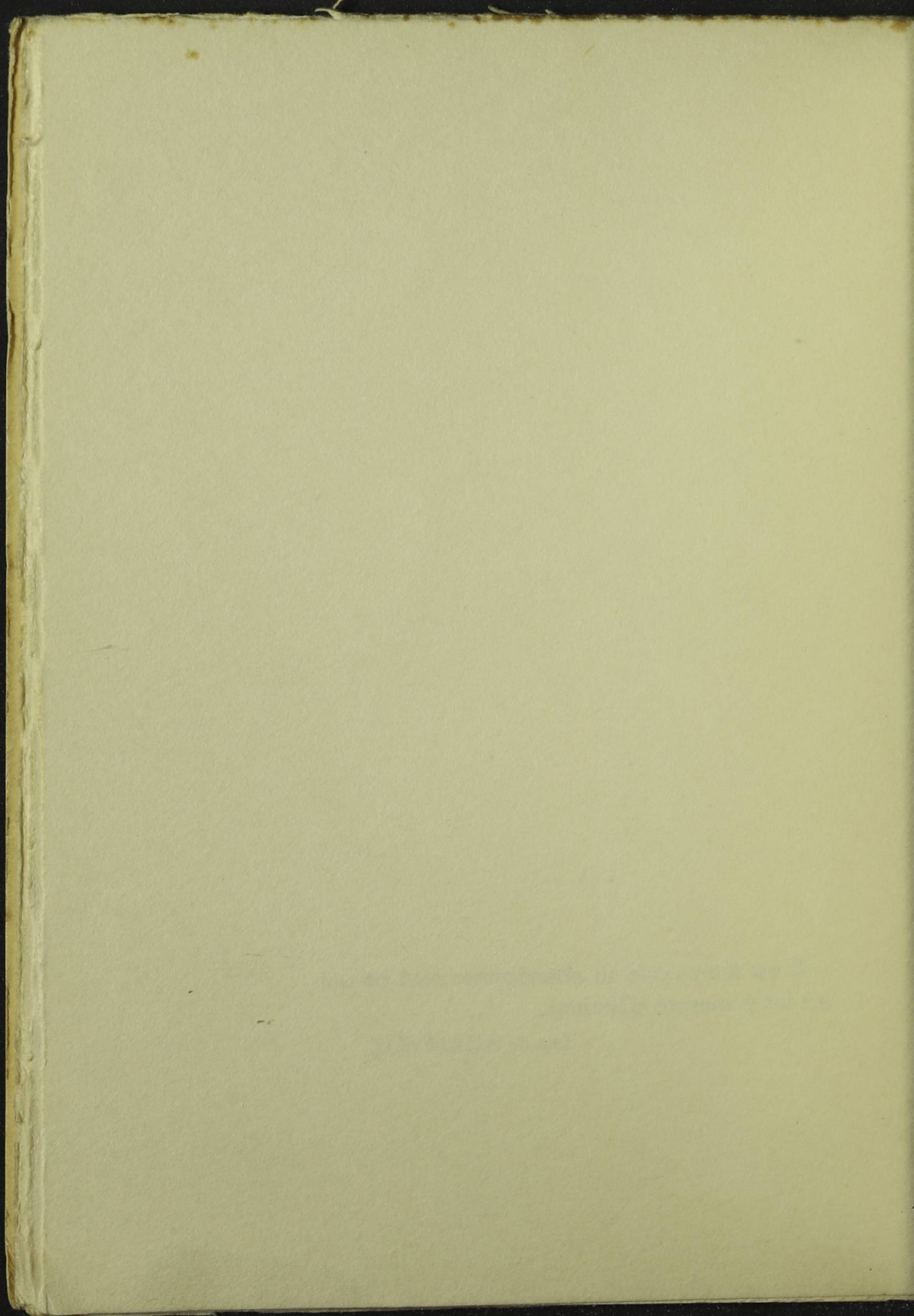
Mesure d'homme

Blank page with faint, illegible markings.



Il est temps que tu abandonnes tout ce qui  
est fait à mesure d'homme.

Eric de HAULLEVILLE.



à Armand Bernier.

*Elle avait la peau si blanche  
d'avoir trempé dans le ciel  
qu'on la crut d'abord un ange.*

*Ses lèvres au goût de sel  
disaient tant de mers tranquilles  
qu'on la crut venue d'une île.*

*Mais on vit un peu de boue  
cachée au creux de ses paumes.  
Il fallut bien qu'elle avoue  
n'être qu'une enfant des hommes.*

à Jules Supervielle.

*Tu as perdu toute mémoire  
du monde étrange où tu vécus.  
Les hommes n'ont plus de visage,  
leurs mains ne te connaissent plus.*

*Voici surgir d'entre les eaux  
un beau pays de solitude.  
Les arbres, doux voleurs d'oiseaux,  
chantent pour toi et se dénudent.*

*Les villes sont aussi légères  
et aussi pures que la pluie.  
... N'était ce cœur pétri de terre,  
tu vivrais là selon la vie.*

La ville tiède et parfumée,  
tu la sens frémir dans tes paumes.  
Ta solitude est habitée  
par tant de vains fantômes.

Enfonce-toi dans les forêts  
et cherche au loin l'île perdue,  
il restera tous les secrets  
de ton ombre étendue.

Le bruit de ta chair, de ton sang  
est plus qu'une présence humaine  
et tu ne saurais fuir devant  
la foule de toi-même.

*Jeune fille aux cheveux de brouillard,  
plus étrangère que l'absence,  
gardez-vous toujours dans le regard  
ces longues plaines de silence ?*

*Ou bien, lassée d'un sort inutile,  
avez-vous rejoint à pas lents  
celles qui attendaient dans la ville  
votre patient renoncement ?*

*Enfant-roi prisonnier des algues,  
vos cris étouffés par la mer  
n'émeuvent plus le jeu des vagues.*

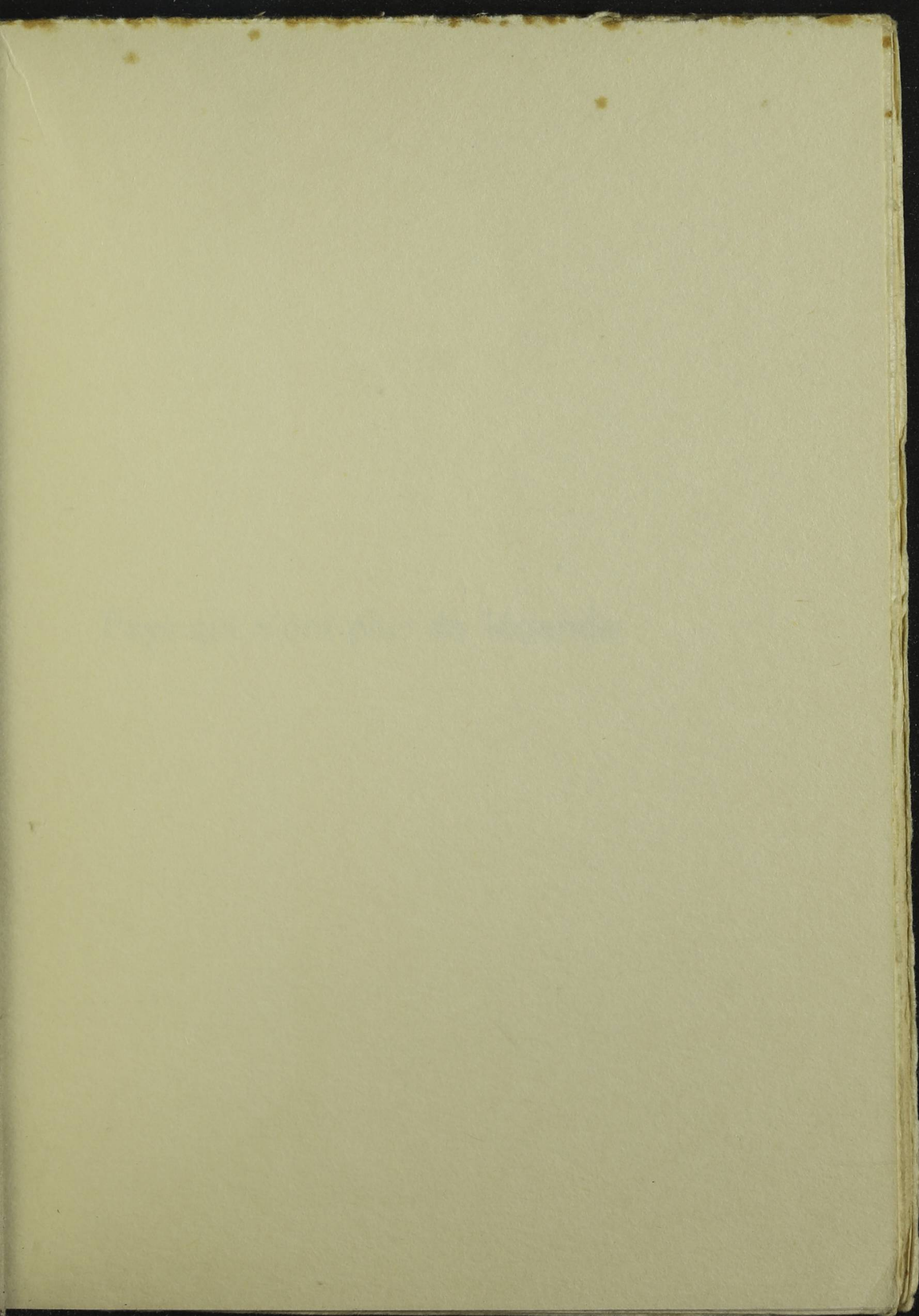
*Vous aviez l'âme trop légère  
pour une si grande blessure  
et vous gardez la déchirure  
d'être périssable et mortel.*

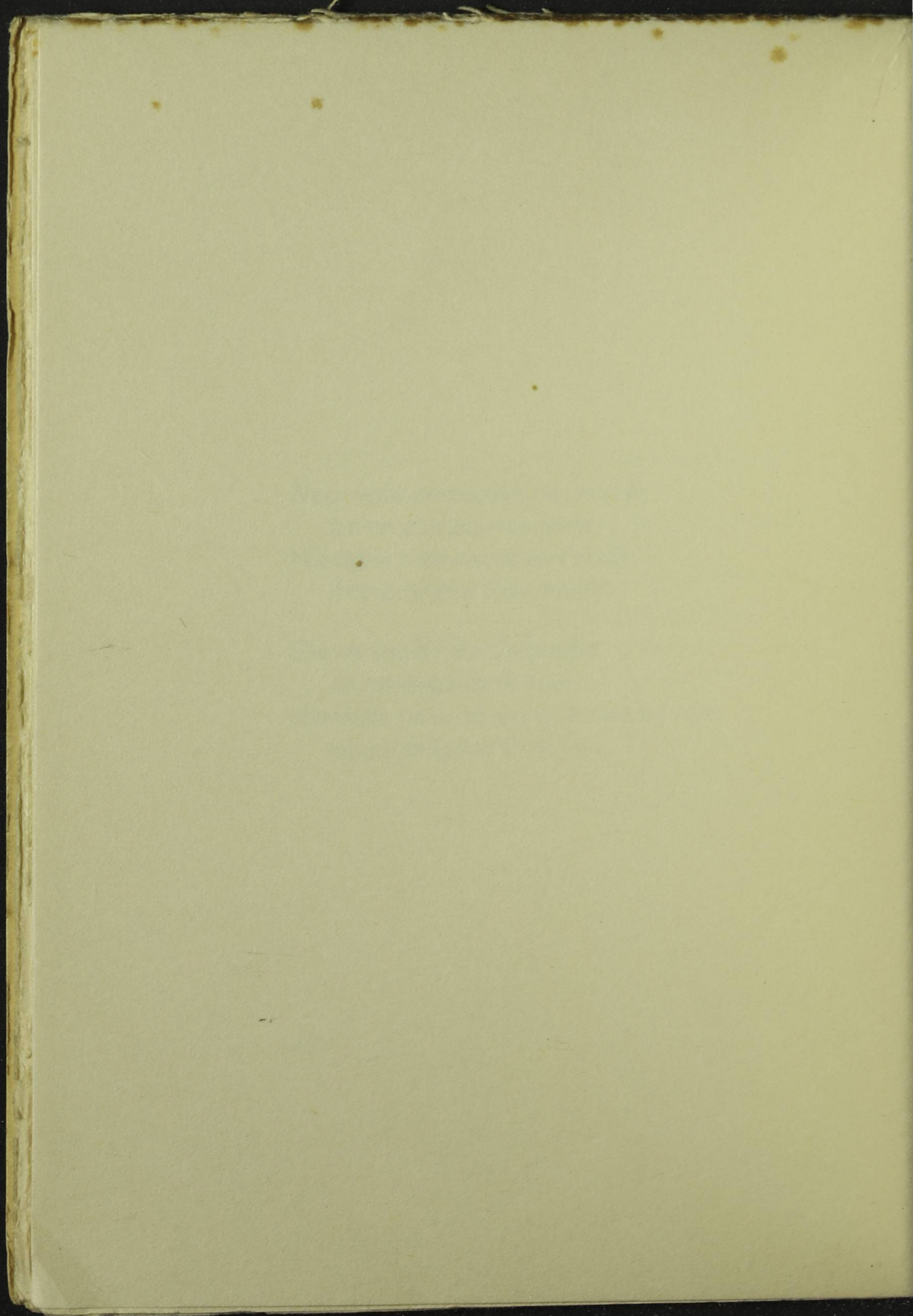
*Monarques d'un plus beau pays,  
n'aurez-vous pas pitié de lui,  
oiseaux qui naquîtes du ciel ?*

*Nous voilà prisonniers du monde  
à n'en plus pouvoir sortir.  
Nul signe n'est inscrit sur l'onde :  
il nous reste à bien mourir.*

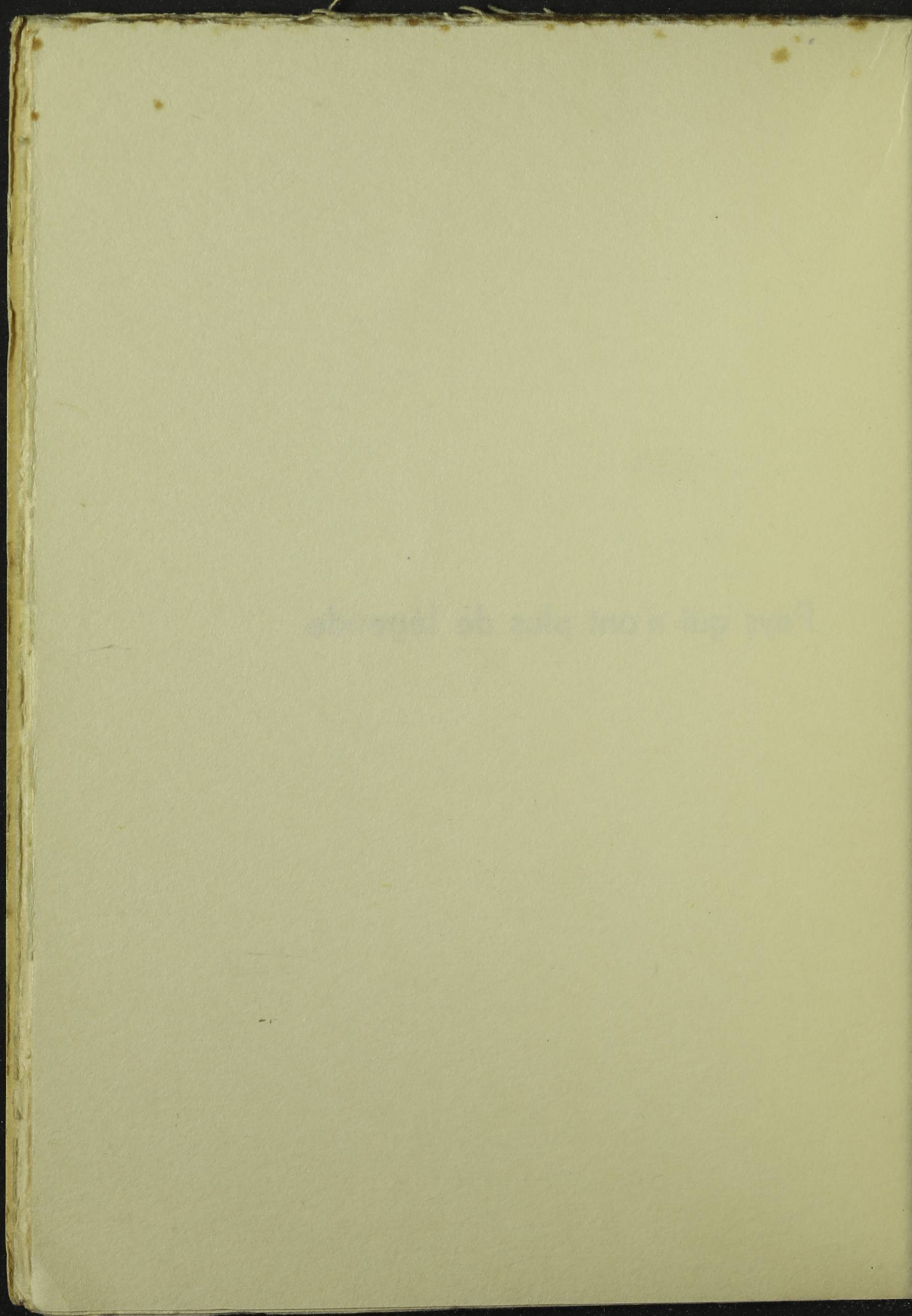
*Car ce serait folie d'attendre  
un message de là-haut.  
Hommes, nous ne saurions comprendre  
ce pur langage d'oiseaux.*





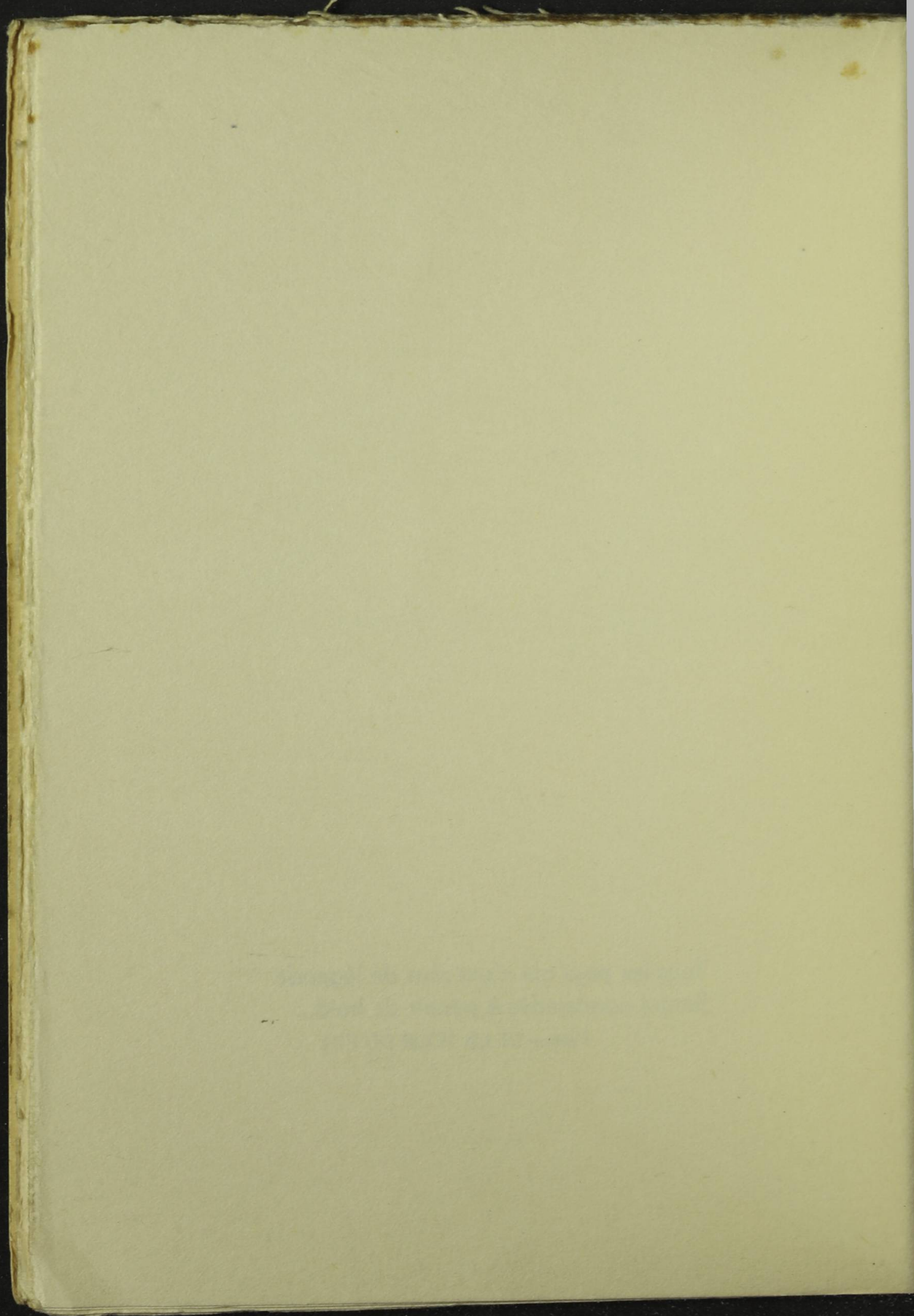


Pays qui n'ont plus de légende



Tous les pays qui n'ont plus de légende  
Seront condamnés à mourir de froid...

Patrice DE LA TOUR DU PIN.



*Si tous les oiseaux étaient pris aux pièges  
et tous les poissons morts dans les filets,  
si les arbres fondaient comme la neige  
et s'éteignaient, l'été, les feux follets,*

*si toutes les mers désertaient les grèves  
ou s'il n'était plus d'anges dans le ciel,  
et si tu restais seul avec tes rêves  
parmi l'effondrement universel,*

*trouverais-tu dans ton âme profonde  
assez de joie pour recréer le monde ?*

La nudité de la ville  
a fait peur aux oiseaux.  
Ils frissonnaient sur les tuiles  
et les rugueux carreaux.

Quel voleur a pris les arbres  
élus l'autre saison  
et laissé ce triste marbre  
couché sur le gazon ?

Les oiseaux ne viendront plus.  
Déjà la ville est morte :  
on n'y voit que des statues  
et des visages d'hommes.



Les portes d'ombre du château  
se ferment sur la châtelaine.  
Il est parti, le clair vaisseau,  
pour une croisière lointaine.

Vierge d'espoir, priez pour elle :  
le prince ne reviendra plus.  
Il est allé près de sa belle  
aux îles des pays perdus.

N'attendez pas sur le donjon  
avec un mouchoir de dentelle.  
Et vous, tournez, tournez en rond,  
oiseaux de sinistre nouvelle.

Riez, princesse, au petit page  
qui vous fit longtemps les yeux doux.  
Le mauvais prince a fait naufrage :  
il est mort sans penser à vous.

*Un galet vint échouer  
sur le bord rose des plages.  
L'enfant le prit pour jouer  
et le roula près des vagues.*

*Le soir, il l'abandonna.  
Mais demain, l'enfant en peine  
vainement le cherchera.  
La mer l'a gardé pour elle :*

*c'est la plus belle sirène.*

Soyez témoins, ma calme chambre  
et vous, mes objets familiers,  
qu'un oiseau d'or vint me surprendre,  
porteur du merveilleux collier.

Son vol était souple et fragile  
comme la course du bonheur  
et je le poursuivais, agile,  
du tendre piège de mon cœur.

Il disparut par la fenêtre,  
mais il restait entre mes doigts  
tant de lumière et tant de joie  
que le matin se mit à naître.

*Les soldats bleus du ciel poursuivent  
la nuit qui tombe raide morte.  
Chut ! elle est passée par la porte  
et triomphe sur d'autres rives.*

*C'est le jeu favori des anges  
de se mettre du bon côté :  
sitôt que l'ombre les dérange,  
ils s'échappent dans la clarté.*

*Sur leur navire, en pleine mer,  
faisaient comme eux les matelots.  
Mais le capitaine un peu sot  
qui tenait la carte à l'envers  
  
ne trouva jamais la lumière.*

*Ma capitale était semblable  
à ce village où tu vécus :  
ses pierres plus douces que sable  
étaient lisses pour tes pieds nus.*

*Tu pouvais y poser la tête  
et l'herbe caressant tes mains,  
attendre les farouches bêtes  
qui venaient dormir sur ton sein.*

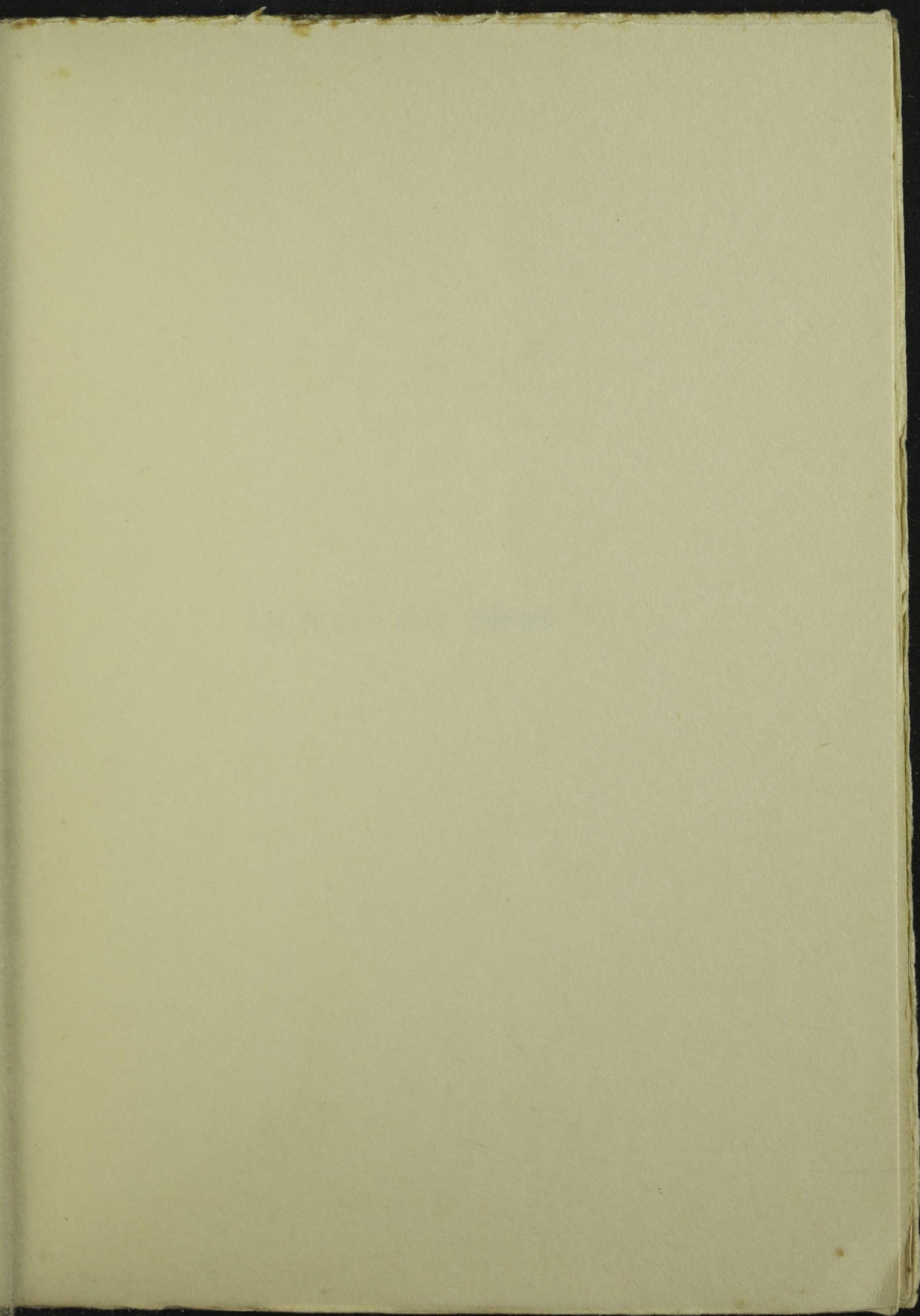
*Ses arbres perdaient dans le ciel  
les fruits parfumés des collines  
et tu n'as jamais su dans quel  
abîme ils plongeaient leurs racines.*

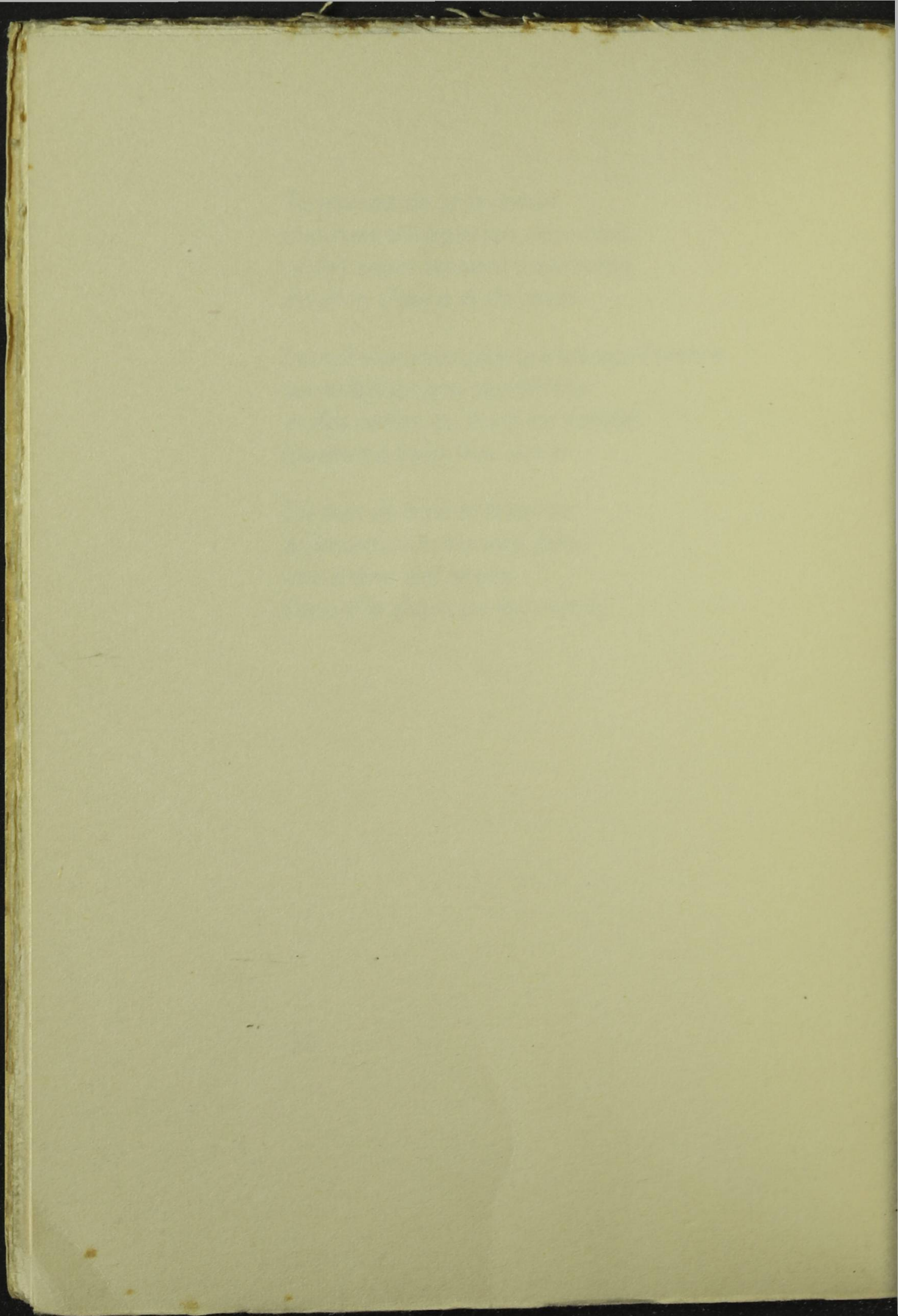
*De hauts murs marquaient la limite  
où ne passaient plus les tempêtes ;  
les vents arrêtaient leurs conquêtes  
au seuil d'une zone interdite.*

*Tu animais de ta jeunesse  
mes rues si longtemps désertées  
où les anges tenaient commerce  
de rêve, d'aube et de rosée.*

*La nuit aux yeux plus grands que l'ombre  
surveillait tes pas clandestins  
et des perles, au bord de l'onde,  
jouaient à trahir leur destin.*

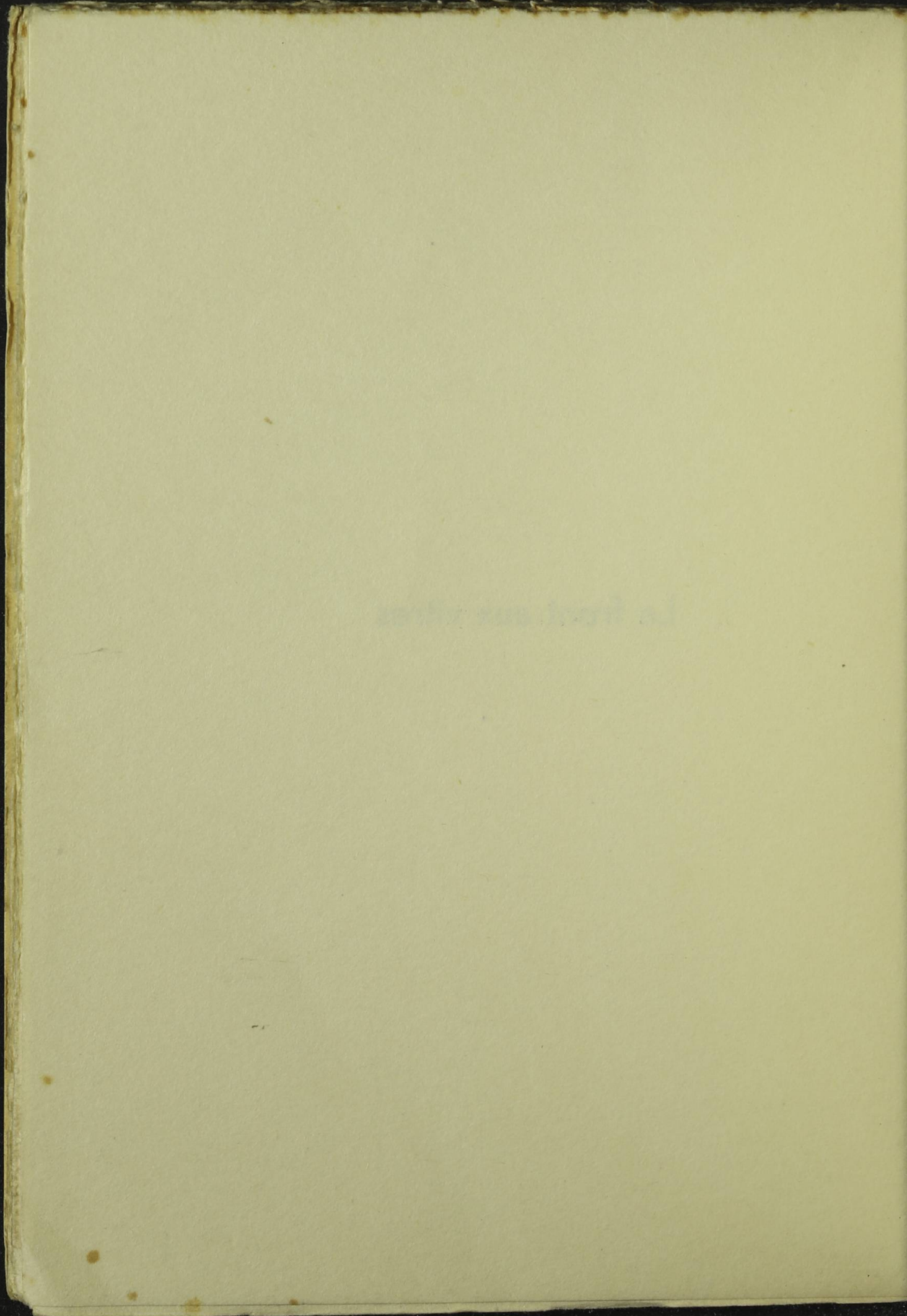
*De tant de beauté fatiguée,  
à l'heure où tu fus sans désir,  
une sirène mal aimée  
t'apprit le chant qui fait mourir.*





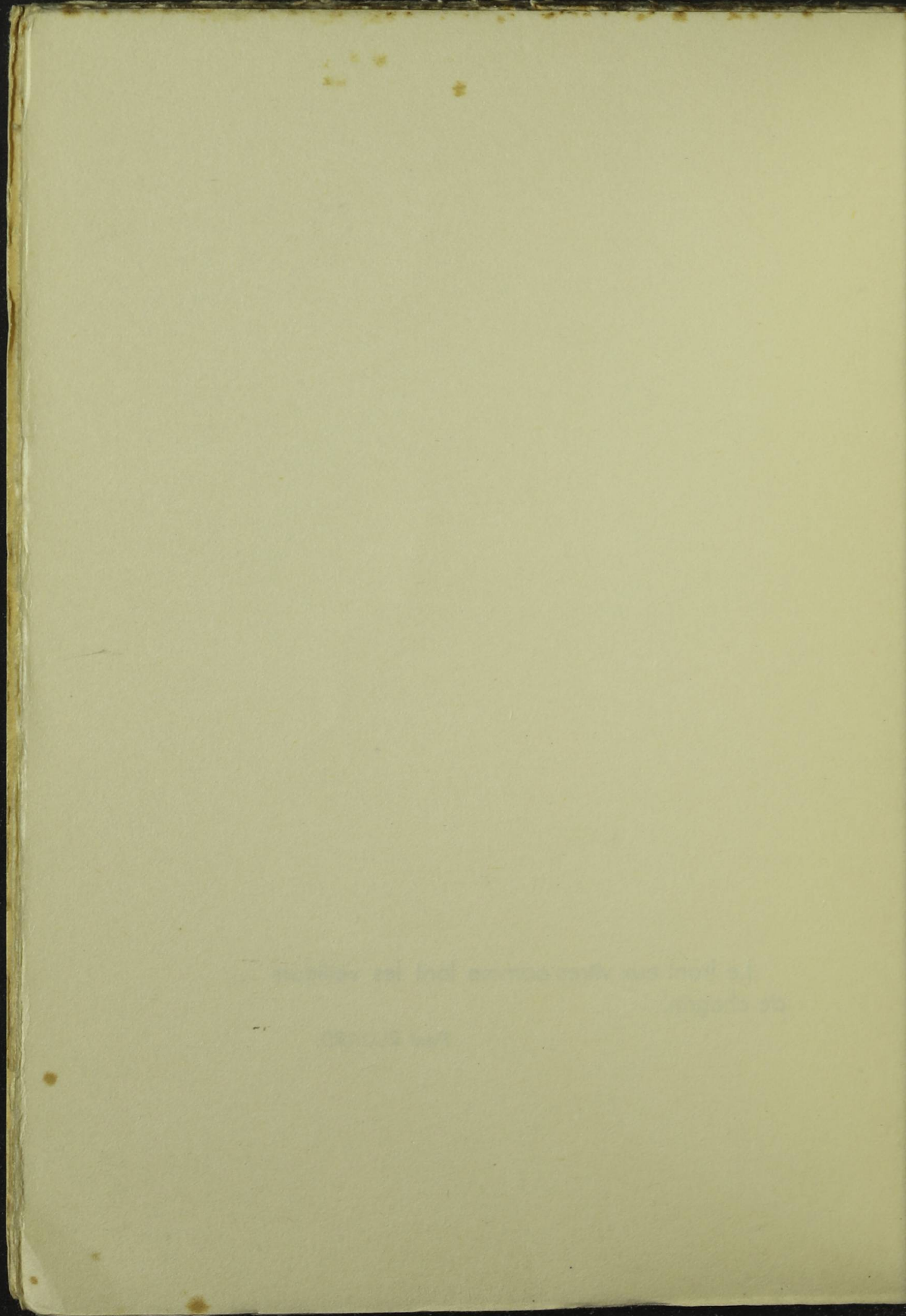


**Le front aux vitres**



Le front aux vitres comme font les veilleurs  
de chagrin.

Paul ELUARD.



Vous, les pauvres de toute gloire  
et les déshérités de Dieu,  
venez tranquillement : je veux  
vous raconter ma belle histoire.

Ne me demandez pas quel ange  
me livra ses plus chers secrets,  
ni quelle fée mit un signet  
à la page du Livre étrange.

Car mon aventure est humaine :  
il ne faut pour la découvrir  
que la clarté des purs désirs  
et la lampe de Diogène.

*On dit qu'elle attendra pour naître  
que les hommes se soient tus.  
Est-on sûr de la reconnaître  
à des signes si confus ?*

*La nuit dérange nos paupières  
et mêle en secret nos cheveux ;  
sous nos mains, comme à ciel ouvert,  
dorment de grands oiseaux fiévreux.*

*Ah ! nous croyons saisir la joie  
que le bruit de l'aube éveille,  
mais elle est morte à notre voix  
pour gagner d'autres sommeils.*

Veillez sur ma destinée,  
chiens dociles de mon espoir.

La chambre est chaude et dorée  
comme un pain dans les doigts du soir.

La nuit respire lentement  
de sa bouche végétale  
et la forêt sentimentale  
est complice des amants.

Sais-tu, sais-tu qui j'attends ?  
L'ombre est frileuse à la lucarne  
et l'heure glisse, humble larme  
sur les joues obstinées du Temps.

J'attends pour le plaisir d'attendre.  
Sais-tu, sais-tu qui viendra ?  
Peut-être, habile à me surprendre,  
celle que je n'attends pas.

à Roger Bodart.

*Qu'on verrouille les doubles portes  
des royaumes de cruauté.  
Déjà l'ombre émue nous apporte  
cette douceur d'avant l'été.*

*La joie précieuse d'être triste  
visita nos meilleurs instants  
comme une biche dont la piste  
se mêle aux empreintes du vent.*

*Il nous reste encore en partage  
de très hivernales pensées  
et les peines inavouées  
qu'on découvre sur nos visages.*



Homme de peu de foi, tu rêves  
à tous les paradis perdus  
et l'insidieuse nuit t'élève  
mille arbres aux fruits défendus.

Demain, la porte de la geôle  
tournera sur ses gonds d'aurore.  
Vas-tu charger sur tes épaules  
ce jour neuf, comme un enfant mort ?

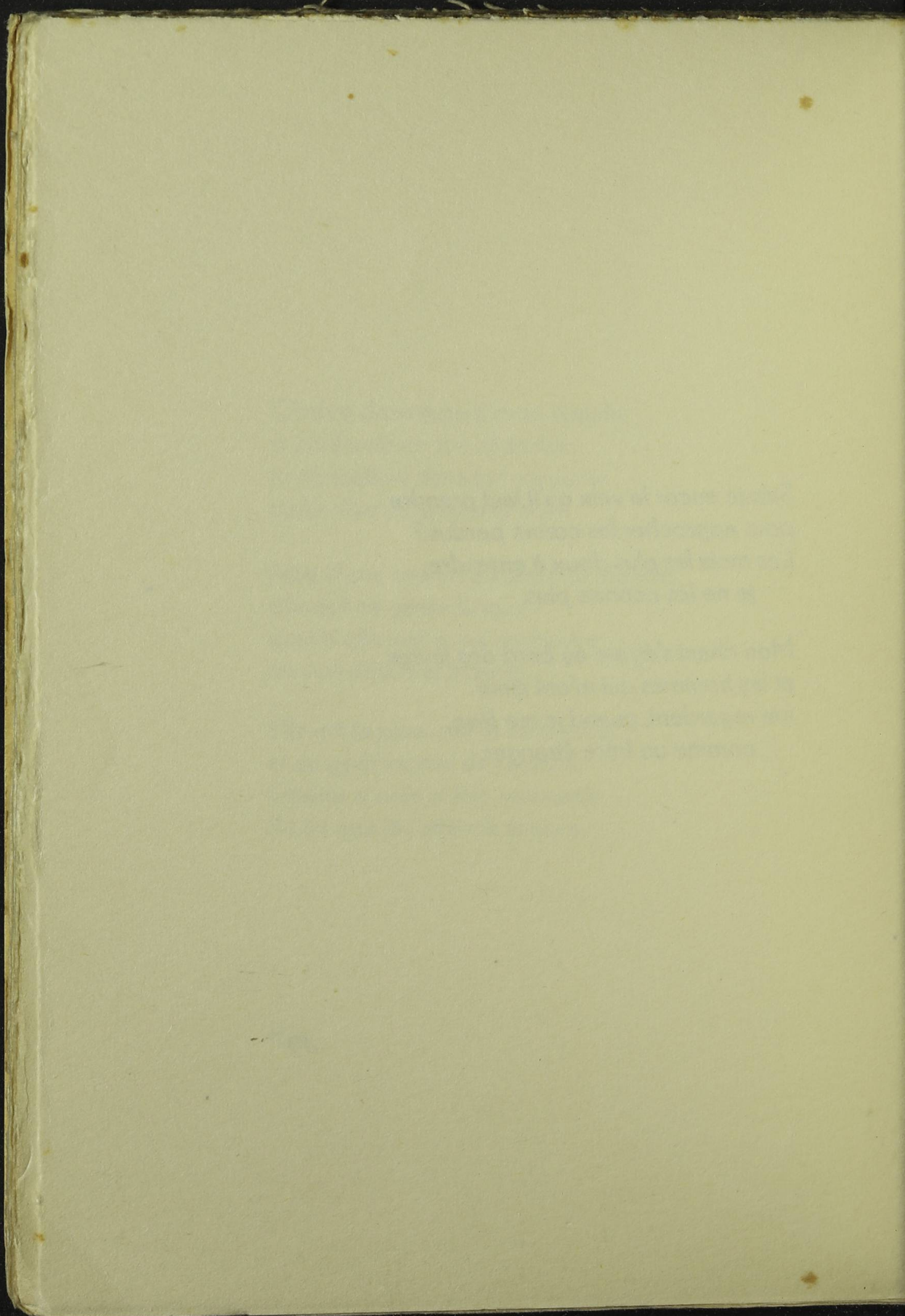
*Ombre dormeuse à mon épaule,  
si confiante en ton abandon,  
tu connaîtras dans ton royaume  
celle dont j'ai perdu le nom.*

*Née d'une source au bout du monde,  
elle eut ce geste fatigué  
quand elle vint à ma rencontre,  
les pas déjà mal assurés.*

*Elle est ta sœur par la naissance  
et ce goût mortel de l'aurore.  
Ombre si près d'être mourante,  
dis-lui que je l'attends encore.*

Sais-je encor la voix qu'il faut prendre  
pour approcher les cœurs perdus ?  
Les mots les plus doux à entendre,  
je ne les connais plus.

Mon chant s'égare au bord des lèvres  
et les hommes qui m'ont aimé  
me regardent, quand je me lève,  
comme un frère étranger.



## Table

—

Liminaire . . . . .	9
Mesure d'homme . . . . .	13
Pays qui n'ont plus de légende . . . . .	25
Le front aux vitres . . . . .	39



Achévé d'imprimer  
le 15 octobre 1934  
par les imprimeurs A. Bette & Fils  
à Braine-le-Comte.

